



In memoriam : Père Jean Mey (1920-2004)

Bruno Martin, supérieur de la Maison des Chartreux

Lorsque jeune supérieur de la Maison des Chartreux, j'ai pénétré pour la première fois dans la chambre du Père Mey, ce qui m'a le plus frappé ne fut pas l'inextricable entassement de livres et de revues – décor familial de tant de chambres, bureaux des prêtres professeurs de mon enfance, ni même les cordes et le piolet de montagne à côté du crucifix – il y a eu, là aussi, toute une génération de prêtres montagnards.

Non. Mais dans un recoin, que le Père Mey voyait de son bureau, un cadre aux photos jaunies. Trois visages de jeunes enfants. Et une coupure de journal : « Sixt (Haute-Savoie), 28 août 1930. Quatre enfants d'une colonie scolaire font une chute de soixante mètres. Trois morts. Un blessé. »

Les photos étaient, bien sûr, celles des victimes. Louis Vérité, 16 ans. Claude Bouchard, 13 ans. Lucien Desgeorges, 9 ans. Le blessé était Jean Mey.

Deux autres photographies, non loin. Un jour de l'été 1943, devant la stèle du pont du Giffre, sur les lieux de l'accident. Un autel de campagne, quelques ecclésiastiques – on reconnaît de dos, camail, rochet, Mgr Bornet. Un jeune prêtre célébrant une de ses toutes premières messes. C'est Jean Mey.

Comment marquer avec plus d'évidence la relation qu'il y avait entre le petit garçon, sauvé miraculeusement et, treize ans plus tard, l'aboutissement d'une vocation sacerdotale. Qui pouvait, mieux que Jean Mey, comprendre les paroles des psaumes, lorsqu'elles invitent celui que le Seigneur a arraché « des griffes de la mort, de l'abîme et du gouffre » à chanter sa reconnaissance ? « Que rendrai-je pour tes biens, Dieu qui m'a fait grâce ? J'offrirai devant ta face l'œuvre de tes mains. »

Tout est sorti, d'une certaine manière, du ravin du Giffre. Tout s'est joué en ce jour, et la vocation sacerdotale, et la manière dont elle s'est exprimée, comme enseignant, éducateur, infatigable aumônier de camps scouts et de camps de montagne. Mais aussi, comme une inguérissable blessure, capable de tarauder toute une vie : pourquoi eux et pas moi ?

Blessure toujours ouverte, sensibilité mise à telle épreuve qu'elle expliquait aussi bien les trésors de compréhension et de délicatesse dont pouvait faire preuve Jean Mey – et que beaucoup ont expérimentés ; mais aussi, et d'expérimentation plus commune, l'originalité, la brusquerie, la rudesse apparente, le mépris souverain pour les conventions mondaines. « Mon saint patron, c'est Jean Baptiste » disait-il parfois pour s'en excuser. Et il rajoutait : « au désert ».

Qu'un évènement puisse ainsi marquer toute une vie ! A la fin de cet été, je rendais visite au Père Mey, à un moment où les brumes de la confusion gagnaient de plus en plus son esprit. « Je suis paumé. Je ne sais pas où je suis, etc... ». Puis, tout à trac, la question : « Quel jour est-on ? » J'ai répondu innocemment : « Eh bien, Père Mey, le 28 août ! » - donc la date anniversaire de l'accident. « Ah ! le 28 août ! » - tout à coup, l'espace de quelques secondes, un éclair de conscience – suivi d'un trouble que j'ai eu beaucoup de mal à dissiper. Soixante-treize ans après.

Je ne voudrais pas, à mon tour, réduire à cet évènement une vie d'homme. Il faudrait dire la vie d'éducateur du Père Mey – après un bref ministère en paroisse (Lorette, 1943-1945, Notre-Dame à Saint-Etienne, 1946-1947), il fut essentiellement enseignant, au Petit Séminaire de Montbrison (1947-1960), puis à l'Ecole cléricale Sainte-Thérèse de Saint-Etienne (1960-1967), puis, et jusqu'à la fin, aux Chartreux, de 1967 aux années 1995-1996 où il donnait encore quelques heures de grec.

Il faudrait dire certaines initiatives pédagogiques audacieuses en leur temps, comme cette représentation des "Animaux malades de la peste", qui fit l'étonnement des inspecteurs ; le Père Mey, d'ailleurs, était une de ces figures de prêtre "dynamique" des années 1950 : grosse moto, appareil photographique – il faisait d'admirables photos de montagne – puis caméra, camps scouts, alpinisme...

Étonnante ouverture "européenne", dirions-nous aujourd'hui, pour un homme de la génération des deux guerres : nombreux voyages en Allemagne – il y avait encore, au jour de sa mort, dans sa valise-chapelle, un missel en allemand.

Et de très nombreux contacts personnels entretenus longtemps par une vaste correspondance - cette "paroisse personnelle" que, peu ou prou, tout prêtre et, a fortiori, tout prêtre enseignant crée au fil du temps : anciens élèves, relations diverses... Un conseil à prodiguer, les mariages, les baptêmes – les deuils.

L'expérience même du Père Mey le rendait très apte, dans les circonstances tragiques, à apporter le réconfort attendu. Beaucoup peuvent en témoigner.

Le Père Mey s'efforçait de soigner sa mémoire par toutes sortes de procédés mnémotechniques parfaitement ahurissants, comme d'associer les verbes déponents au mobilier de sa chambre, et les n° de téléphone à des phrases étranges, sonnant comme un poème surréaliste : « Repiqueuse juive / en soignant tous tes mecs / les dénomme ».

Et la cruauté de la vie lui a arraché, dans ces ultimes années, précisément cette mémoire qu'il craignait tant de perdre, n'en laissant subsister que quelques dérisoires lambeaux, dont je ne saurais dire s'ils étaient rassurants ou attristants : quelques mots d'allemand, une poésie grecque, les réflexes du célébrant – il a célébré très longtemps la messe, grâce à l'aide d'amis très fidèles, d'une manière très correcte, alors que son esprit était déjà très largement embrumé. Il semblerait que dans la détresse et la dérive de ses facultés mentales, le socle de la Foi du Père Mey n'ait jamais vacillé. « Ah, vivement la vie éternelle ! ».

Ces paroles-là, lorsqu'il les prononçait, rendaient un son de vérité profonde, comme si même la confusion mentale n'avait pu entamer l'*habitus* théologal de la Foi.

D'ailleurs n'avait-il pas été gracié, une fois pour toutes, le 28 août 1930 ?

L'image memento de l'accident se terminait par cette prière, qui prend un son tout particulier lorsque l'on pense, à l'autre bout de l'histoire, à la fin de vie du Père Mey, et à celle de tant d'autres, comme lui : « Je crois, ô mon Dieu, qu'en souffrant avec résignation, j'achève en moi la Passion du Christ. Je crois que toute créature en ce monde est gémissante et qu'elle attend le jour de la manifestation du Fils de Dieu. Je crois que nous n'avons point ici-bas de demeure stable et que nous en cherchons une autre dans l'avenir. Je crois que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. »
